

pour les chevaux qui peuvent se passer d'avoine, quand elle leur est donnée étant en fleurs, et en quantité suffisante.

Je présume que la cause pour laquelle le *trèfle* n'est pas semé ici en plus grande quantité, est que cette plante fourragère, généralement convertie en foin, est considérée avec quelque apparence de raison, comme de minime valeur. Cultivé comme fourrage, tous ceux qui l'ont essayé doivent reconnaître son mérite; le rapport est élevé et la qualité est riche. Il peut produire des coupes constantes, et chose étonnante, plus on en enlève du champ, et plus le sol s'enrichit; en voici la raison: les racines qui constituent l'engrais de la récolte suivante de grain croissent dans la même proportion que les tiges et les feuilles. Lorsque le trèfle est pâturé court par les moutons, les chevaux, etc., les racines deviennent courtes et chétives, mais si le bétail est tenu à l'écart, et si, après chaque coupe, on permet à la plante de bien croître, alors, les racines deviennent longues, épaisses, abondantes, et quand elles sont retournées par les labours d'automne, leur décomposition laisse dans le sol la nourriture la plus écuvable pour le blé ou pour l'avoine, qui lui succède dans la saison suivante. Je ne saurais approuver cette opinion qui vient, je crois, des Etats-Unis, et qui tend à ingérer que la seconde coupe doit être enfouie par le labour, et il me semble que sous notre climat, une telle pratique serait un vrai gaspillage. Les chevaux sauront profiter de cette récolte, et s'ils sont placés dans une bonne cour où ils pourront trouver un abri, ils seront beaucoup mieux qu'en pâture, sans compter que l'engrais de leurs déjections pourra être sauvé.

Le trèfle qui, par sa nature, est une plante annuelle, a été converti, par suite du système de culture usuellement suivi, en une plante bisannuelle. Suivant Von Thaer, le trèfle ne manque jamais d'être bon quand il est semé avec du sarrasin: cette opinion mériterait bien d'être vérifiée dans ce pays.

En Angleterre des milliers d'acres de terre sont devenus ce que l'on appelle en langage technique, *clover-sick*, c'est-à-dire qu'ils ont contracté la maladie du trèfle. Dans ce pays, l'assolement de quatre ans ou rotation de *Norfolk*, dans lequel le trèfle revient tous les quatre ans a été pratiqué depuis si longtemps que le sol refuse de le porter, et en conséquence, les cultivateurs ont été amenés à lui substituer l'*Alsike*, le trèfle à trois feuilles, ou de Hollande; en sorte qu'à présent, le véritable trèfle, ou trèfle rouge ne revient plus dans la culture que tous les 12 ans au grand détriment de la production du blé qui venait presque invariablement après le trèfle. Je suis porté à croire que quelques livres de *cock's foot* ou *orchard grass* seraient avantageusement ajoutées pour remplacer partie équivalente de 14 livres de graine de trèfle que l'on doit semer sur un acre de terre. Le *rye-grass* ou faux seigle avec lequel il est mêlé, et avec succès, en Ecosse, a complètement ruiné le sol, dans certaines parties de l'Est de l'Angleterre; si on l'essaie ici, on doit agir avec beaucoup de circonspection. Le faux seigle est un véritable céréale, et est par conséquent impropre pour préparer le sol à produire une récolte de grain. Une des plus belles fermes du Cambridge-shire que je connais parfaitement vit sa production en grains tomber de 40 pour 100 au moins après que le mode de mêler du faux-seigle au trèfle y eût été introduit. Cette ferme (1000 acres) avait un sous-sol calcaire; auparavant l'acre rapportait 56 minots d'orge et 41 de blé, et en constatant cette baisse énorme dans le rapport, l'étonnement du propriétaire, qui cultivait lui-même sa terre, fut quelque chose comme de l'épouvante.

VESCES.—Ceci est la troisième plante fourragère dans l'ordre de notre liste: elle doit être bien connue de tout cultivateur. Elle peut venir dans tous les terrains quoiqu'elle préfère les sols argilo-sablo-calcaires. Dans les terrains sablonneux ou gravelleux, il est nécessaire de fumer abondamment, mais les terres fortes, en état satisfaisant, peuvent la produire

sans addition d'engrais. Comme les vesces ont une tendance à verser quand elles sont dans leur meilleur état de croissance on a pour habitude de mêler à la semence 2 ou 3 quarts de minot de seigle ou d'avoine par acre, mais le seigle devient bientôt inacceptable pour les animaux à cause de sa dureté et les chevaux ne semblent avoir que peu de sympathie pour l'avoine verte. Au prix actuel du blé, il serait bon d'en faire l'essai d'un demi-minot par acre.

La quantité de graine à semer est de 2½ minots par acre quand la terre est en bon état, mais ce n'est pas trop de 3 minots pour un sol inégal, brut. Il y a deux sortes de vesces, les vesces d'hiver et celles de printemps. Les graines de la première espèce sont plus petites que celles de la seconde, mais la qualité du fourrage fourni par les vesces d'hiver est tellement supérieure à celle des vesces de printemps que dans l'Est de l'Angleterre on sème invariablement la vesce d'hiver à l'exclusion totale de l'autre. Une coupe de minots de paille répandue sur la jeune plante augmente considérablement le produit. Il est à remarquer que l'on n'a rien à gagner en produisant des récoltes de vesces par trop luxuriantes, parce qu'elles versent toujours et se gâtent, à moins qu'on ne les coupe au temps critique, à la floraison.

Voici un excellent mélange pour fourrage; 1½ minot de vesces, ½ minot de pois, ½ minot de blé, ½ minot de fèves de chevaux. Naturellement, le *rouleau* doit suivre la *herse* au temps des semences, sans quoi l'homme assez malheureux pour être chargé de faucher la récolte y perdra son tempérament, et assez fréquemment le temps du cultivateur sera également perdu.

L'Agriculture qui paie et l'Agriculture qui ne paie pas.

La terre est une véritable manufacture où se produisent les choses les plus indispensables à l'homme, et comme toutes les manufactures en général, elle ne produit qu'en raison des soins qu'on lui prodigue et de l'intelligence qui préside à son exploitation. Avari et presque stérile pour le cultivateur négligent et routinier, elle donne d'abondantes récoltes et de larges profits au cultivateur intelligent, ami du progrès et qui sait la traiter avec largesse. Le premier se ruine sur une terre; le second y fait fortune.

L'exemple de l'ami François et du voisin Jean-Baptiste va nous fournir une preuve, entre mille autres, de l'exactitude de ce fait.

L'ami François et le voisin Jean-Baptiste sont tous deux cultivateurs, mais tous deux n'aiment pas également leur état, et pour cause. L'ami François se plaint du métier et ses plaintes deviennent plus amères de jour en jour. Il est convaincu que l'agriculture ne paie pas, que c'est un métier ingrat; aussi n'attend-il que la première bonne occasion qui se présentera pour vendre sa terre, la terre sur laquelle a vécu son père, et aller s'établir en ville où, prétend-il, par un travail moins pénible, et au prix de bien moins de soucis, on peut gagner sa vie et pourvoir à l'établissement de ses enfants. Pauvre insensé, nouvelle et malheureuse victime de l'illusion!... Puisse l'avenir ne point lui ménager de trop cruels remords.

Le voisin J. Bte est loin de tenir pareil langage: pour lui l'agriculture est le premier et le plus noble des arts, celui qui procure la vie la plus indépendante et la plus agréable, et il suffit de le voir une seule fois, de s'entretenir un instant avec lui, pour être convaincu de ce qu'il avance. Comme un petit prince dans ses états, il marche dans son champ la tête haute, l'air souriant, presque toujours la chanson sur les lèvres. Toujours gai, toujours dispos, le travail lui paraît léger, et pourtant il ne se ménage pas. C'est que ce travail n'est pas improductif: de jour en jour il arrondit la précieuse réserve qui plus tard pourvoira à l'établissement de la jeune et pétit-